2me Année. — N° 33. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 16 Février 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Paris, le 16 Février 1865

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

II

L'auteur des livres que nous examinons a commis une faute irréparable, même par la logique de tous ses raisonnements subséquents. Il a nié, comme Jules Simon, l'intervention de ce Dieu personnel dans tous les événements de ce monde : partant, il n'admet pas l'intervention des Esprits comme mandataires directs ou indirects de la divinité; c'est sa capitale erreur dont il ne sera pas relevé dans le courant de son œuvre. Bon pour battre en brèche des pans de murailles réputées solides et construites seulement en pisé, il ne vaudra plus rien pour comprendre l'édifice du grand architecte suprême, et ses lois supérieures pour la vie des mondes. C'est ainsi qu'il rejette (p. 298, 1er volume) l'idée du *corps spirituel*, lien intermédiaire de l'âme et du corps grossier; c'est ainsi qu'il se met en dehors, non pas seulement des grands théologiens du christianisme, tels qu'Origène, saint Paul, saint Augustin, mais encore de tout ce qu'ont cru et enseigné les meilleurs philosophes du paganisme, et qu'en définitive il s'inscrit en faux contre les traditions les plus respectables des cosmogonies antiques résumées dans la *Genèse* et dans le *Zohar*, et contre la partie la plus mystérieuse et la plus profonde de la linguistique primitive ou immédiatement dérivée. Il a peur que l'opinion d'un *corps spirituel* le réunisse au matérialisme, étroit et inexact point de vue au-dessus duquel il n'a pu s'élever. Nous sommes d'autant plus libres de juger ainsi les erreurs mesquines de notre auteur, que nous n'aurons plus par la suite que des louanges à lui donner, et il faut convenir qu'il les mérite bien, soit qu'il fasse justice du dogme du péché originel entendu en son sens vulgaire, soit qu'il terrasse par des arguments irrésistibles les peines éternelles et l'enfer absolu. Voyons d'abord ce qu'il dit du péché originel. Nous avertissons nos lecteurs que, pour toutes ces discussions, nous prendrons *passim* dans les livres de Patrice Larroque, et que l'argumentation par nous présentée ne nous appartiendra que par l'analyse et le résumé :

Dieu, après avoir créé le premier couple humain et l'avoir placé dans un jardin délicieux, lui défend de manger du fruit d'un certain arbre, qu'il appelle l'arbre de la science du bien et du mal. Satan, sous la forme d'un serpent, entre en conversation avec la femme et l'excite à enfreindre cette défense. La femme persuadée mange et fait manger à l'homme du fruit défendu. Dieu les condamne alors, eux et leurs descendants, aux peines physiques et morales de la vie actuelle et les chasse du paradis terrestre.

Pour admettre que le créateur exerce son souverain domaine sur sa créature intelligente d'une façon aussi puérile, quelle idée il faut s'être faite de la puissance infinie et de la sagesse qui préside à tous ses actes ! Dieu ne peut prescrire à l'être raisonnable et libre que ce qui est essentiellement bon en soi, et il ne peut lui défendre que ce qui est essentiellement mauvais. Ici on l'assimile à ces hommes ineptes qui se plaisent à exercer tyranniquement leur faible pouvoir en défendant des choses indifférentes ou même bonnes de leur nature. Et puis quel manque de prévoyance en même temps que de bonté dans ce Dieu qui, après avoir appelé à l'existence les deux êtres privilégiés de la création terrestre, qu'il est censé avoir ornés avec prédilection et comblé de faveurs, permet immédiatement à un être méchant et jaloux de leur bonheur, mais qui leur est bien supérieur en intelligence et en habileté, de venir tromper leur inexpérience ! N'était-ce pas rendre leur chute infaillible, et était-il besoin d'une science infinie pour prévoir l'issue de cette odieuse provocation ?

Le premier acte d'Adam nous est donné comme son péché capital et comme entraînant les plus graves conséquences pour lui et sa postérité. C'est pour cela et depuis ce moment seulement qu'il a connu la souffrance et a dû mourir ! c'est pour cela aussi que nous sommes sujets aux douleurs, aux infirmités, à toutes les misères de notre nature actuelle, à la mort enfin. Sans cette faute de nos premiers parents, nous serions immortels en cette vie et parfaitement heureux ; nos organes rempliraient toutes les fonctions vitales sans s'user ni subir aucune altération, aucune dégénérescence ; nous goûterions perpétuellement les plaisirs de la satisfaction des besoins, puisque nous vivrions d'une vie organique et sensitive, et pourtant nous n'éprouverions aucun besoin, car le besoin est une douleur.

Le Dieu que la raison conçoit parfaitement juste et parfaitement bon, après avoir destiné au bonheur la race humaine, voue immédiatement au malheur, si l'on en croit l'auteur de la *Genèse*, non pas seulement deux individus de cette race qui ont failli, mais tous leurs descendants qui sont innocents ! Cette justice du Dieu de la Bible ne renverse-t-elle pas toutes les idées de liberté humaine, de responsabilité morale, de mérite et de démérite ? Si l'on voulait peindre un père dénaturé sous l'influence passionnée de la colère, chercherait-on d'autres traits ? Eh bien ! tout cela n'était pas encore as-

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le corps et le périsprit visibles en même temps.

Un jeune homme assez mélancolique, étant loin de son logis, dans un salon où plusieurs personnes causaient en respectant son goût original pour la solitude, tomba peu à peu dans cet assoupissement particulier que les psycologues amateurs nomment une syncope de distraction, et les gens du monde plus vrais et plus pittoresques dans leur langage *une absence*.

Le jeune homme avait oublié où il était réellement, il se figurait qu'il rentrait dans sa chambre et qu'il se couchait dans son lit.

Au même instant, on frappa à la porte de l'appartement qu'il habitait, et le domestique étant venu ouvrir avait reconnu son maître qui était entré, lui avait parlé, s'était couché comme à l'ordinaire. La toilette achevée, le domestique avait pris le flambeau, avait souhaité le bonsoir à son maître et s'était mis au lit. Il était à peine entre les draps, qu'on heurte de nouveau à la porte de l'appartement. Le domestique se lève, ouvre, et demeure stupéfait en apercevant encore le jeune homme qui sortait du cercle où nous l'avons laissé tout rêveur, pour se retirer chez lui.

Le domestique jure à son maître qu'il est déjà rentré une première fois, et, afin de prouver qu'il ne parle point en visionnaire, court à la chambre et au lit. Mais il n'y avait plus personne; le lit était défait, comme si quelqu'un y eût couché; les habits quittés par le spectre avaient disparu, et, on voyait au plafond de l'alcôve une modification dans la couleur et dans la substance du plâtre, qui n'était ni brisé, ni fendu, mais seulement altéré dans sa nuance et dans son grain, à la manière des solides qu'un fluide subtil a pénétrés et n'a toutefois pas désunis.

Voici les réflexions de M. André Delrieu sur ce phénomène :

— En résultat de la puissance avec laquelle le jeune homme s'était absorbé, une irradiation de son âme avait revêtu la figure transmondaine de son corps pour accomplir sous l'effluve mentale de sa volonté, les détails accoutumés de sa toilette du soir. La voix avait parlé au domestique comme des apparences surnaturelles, mais non comme des réalités terrestres : la voix était une émanation sympathique pour les oreilles du valet, les habits étaient une émission visuelle et tactile pour ses yeux et sa main. Lorsque le jeune homme se réveilla tout d'un coup de son assoupissement, peut-être sous le reproche d'une jolie femme qui vint taquiner ce silence impoli, son âme ramenée violemment au siége habituel, abandonna la chambre, le lit et les formes où elles s'était pour un moment complue, en traversant les obstacles et les distances avec la rapidité, l'élasticité et la compressibilité propres aux fluides supérieurs.

Revue de Paris, janvier 1850. André Delrieu.

Manifestation visible. — (SIMONIDE).

La fable de *Simonide préservé des Dieux* que le spirituel La Fontaine a puisée dans l'antiquité prouve l'intervention des Esprits protecteurs d'une manière évidente.

Le poëte Simonide avait composé un panégyrique pour un athlète, dans lequel il avait fait un éloge remarquable de Castor et Pollux ; mais l'athlète avait refusé de payer le prix convenu, en renvoyant le poëte pour le surplus à ceux qu'il avait loués plus que lui. Or, un jour que le poëte était à dîner chez l'athlète, il fut appelé dehors par deux voyageurs qui passaient : il sortit et la maison s'écroula aussitôt, engloutissant sous ses décombres l'athlète. Ces voyageurs étaient Castor et Pollux.

Avis en songe.

On raconte qu'un homme qui ne savait pas le grec vint voir M. de Saumaise le père, qui était conseiller au parlement de Dijon, et lui montra ces mots, qu'il avait entendus la nuit en dormant, et qu'il avait écrits en français dès son réveil :

« Απιθι ! ουκ οσφραινη τίν σεν αφυχιαν ; »

M. de Saumaise lui répondit que cela voulait dire : « Va-t'en ! ne sens-tu pas la mort ? »

Le conseiller se hâta de déménager. A peine avait-il quitté la maison qu'elle s'écroula !

(*Menagiana.*)

sez impie, et il était réservé au christianisme d'y ajouter un trait auquel n'avait pu songer l'auteur de la *Genèse*. Le christianisme étend au delà des bornes de la vie actuelle les effets de cette colère divine, allumée par la faute du premier homme contre sa race tout entière. A cette colère il faut toute l'éternité pour s'assouvir, c'est-à-dire pour ne s'assouvir jamais. L'enfant qui vient de naître ne subira pas seulement, comme le voulait Moïse, les conséquences matérielles de cette faute originelle qu'il n'a pas commise, mais elle lui devient propre et personnelle. Nous naissons enfants de colère, selon l'expression de saint Paul (1). Tous naissent pour la damnation, ajoute saint Augustin (2). Le péché d'Adam, d'après la décision du concile de Trente, est propre à chacun (3). Bossuet, parlant des enfants morts sans baptême, les appelle des fils de colère haïs de Dieu; il enseigne que nous sommes tous maudits dans notre principe.

(*La suite au prochain numéro.*)

André Pezzani.

HYPOTHÈSES (4)

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Les Mondes.

(*Suite*)

Suivant leurs affinités, les êtres animés, perfectionnés à la longue d'abord par l'absorption, puis par l'ingestion des substances assimilables, acquièrent des organes où vient s'élaborer une quintessence de leur essence, un germe, contenant à l'état latent un fluide positif. Ce germe donnera naissance à un être de leur espèce, par sa réunion avec un composé de même nature, mais chargé de fluide négatif. L'électricité va couver la chaleur et la vie : la facilité qu'ont acquise les monades de se mouvoir amène des rapprochements, des liaisons ; des fluides se rencontrent, une union intime s'établit entre eux, et de cet amour à son aurore naît le premier être aimé.

Et lux facta est... L'intelligence éclose va commencer son acheminement vers la lumière infinie.

Dieu sent son être tressaillir d'allégresse : il n'est pas entrevu encore ; mais le nouveau-né, en se sentant vivre, se demandera un jour sa raison d'être, et chaque monade assimilée contenant une vérité, et lui apportant son contingent d'expérience et de lumière, l'élèvera de la science du visible, du matériel, à la conception de l'invisible, de l'immatériel, à la conception de l'âme individuelle et de ses destinées, à la conception de l'Etre suprême, dont il est un des agents perfectibles.

Mais, me dira-t-on, votre doctrine, qu'elle est-elle ?

Eh ! qu'importe le nom donné à une doctrine, si elle doit arriver au but que nous nous proposons tous : au bien. Avec les errements et l'intolérance d'un passé qui prétendait être le seul dans le vrai, doivent disparaître les vaines et absurdes querelles de mots.

Qu'on me démontre la possibilité d'un Dieu infini, ayant un seul atome hors de son être, et je croirai à mon être séparé de celui de Dieu... Mais Dieu lui-même ne peut l'impossible (5) : il n'est infini qu'à la condition n'avoir rien en dehors de lui. Si mon être ne se rattache pas à son être, je le termine (1) ; tout ce que je vois le termine, et je ne le trouve plus nulle part.

Oui, je me sens issu de l'essence même de Dieu (2); oui, si je veux admettre son existence, je ne puis admettre la mienne prise en dehors de lui. Essence même de Dieu, ne puis-je avoir mon individualité distincte des autres individualités ?

L'humanité tout entière professe en principe les mêmes croyances : elle conçoit Dieu de la même façon, mais, en le voulant définir, elle s'est égarée dans les discussions de mots auxquels chacun de nous attache un sens différent (3). De la faculté qui nous a été départie de donner par le langage un corps à nos pensées, afin qu'il nous fût possible de nous entendre, nous nous faisons une arme pour combattre des opinions qui sont les nôtres.

Quand Jésus se disait fils de Dieu, et appelait les hommes ses frères, il concevait la Divinité comme individualité suprême dont l'essence constitue des individualités distinctes (4).

Les innombrables êtres qui constituent ma substance n'ont-ils pas leur individualité (5) ?

Chaque atome de mon corps ne peut-il pas affirmer son *moi* sans diminuer le mien ?

Je ne suis *moi* que par la réunion de monades affirmant mon essence matérielle, comme j'affirme avec vous, avec tous les êtres terrestres, le globe que nous habitons. Nous sommes parties intégrantes d'une planète, sans diminuer en rien la substance planétaire. Nous pouvons marcher vers le progrès sans modifier la forme du globe, sans exercer aucune influence sur la révolution qu'il accomplit autour du soleil, comme la terre peut se perfectionner elle-même sans détruire l'équilibre du système auquel elle appartient. La terre cesse-t-elle d'être un globe complet, parce que nous sommes des individualités issues de son essence ? Dieu cesserait-il d'être Dieu pour être un tout dont nous ne serions qu'une portion intelligente ?

Loin de nous, qui concourons à l'installation d'une doctrine destinée, si elle le veut, à jeter les bases d'une sainte et durable alliance entre les peuples, oh ! loin de nous une querelle puérile sur des mots dont les passions peuvent seules dénaturer le sens. Panthéistes, déistes, athées, matérialistes, spiritualistes, nous sommes tous frères, et tous nous concourons à former un monde qui ne peut être qu'une manifestation de Dieu (6). Cherchons dans notre individualité ce qui peut servir au perfectionnement de tous, et nous aurons travaillé pour tous, et partant, pour nous. Si les Esprits se manifestent à moi, qu'importe si je n'y crois pas encore, pourvu que mes actes soient accomplis en vue du bien, comme si j'avais écouté leurs conseils ? Ferai-je moins pour le bien-être commun, si je dis moi-même ce que peut dire mon voisin avec le concours d'un Esprit ?

Sans doute Dieu se révèle à l'homme ; mais il se révèle à lui graduellement, en raison de la science acquise, de ses progrès dans ses incarnations précédentes et de son mérite personnel. Autrement la révélation serait une injustice, car elle serait un privilége. Où donc trouverait-on l'égalité de partage, si Dieu, me laissant me fourvoyer, disait confidentiellement à mon voisin : « Voici la vérité.... » Aurait-il grand mérite à éviter les mauvais pas, celui qui serait guidé vers la bonne voie par la lumière divine, sans avoir acquis plus de droits que moi à cette faveur ?

La révélation, ainsi comprise, serait la négation de la justice de Dieu ; je la nie.

L'intervention des Esprits sortis de ce monde, je ne la nie pas : elle est possible. Les Esprits des personnes qui nous ont aimés sont encore de ce monde ; la distance qui les sépare de nous n'est que la distance qui sépare l'âme visible dans ses actes de l'âme invisible dans ses manifestations ; nous tenons encore à l'âme envolée par un lien de parenté et d'égalité qui justifie un commerce suivi entre elle et nous : ce qu'elle peut nous révéler est de notre domaine, sa voix peut parler au fond de notre conscience et peut-être par la médianimité, pour affirmer une vérité que nous a fait entrevoir l'observation, et à la découverte de laquelle nous sommes arrivés par induction.

Qu'on me pardonne cette longue digression, qui se rattache, il est vrai, aux données de mon œuvre, mais qui ne s'y trouve pas à sa place. J'ai dû rassurer les personnes qui ont vu dans ces *hypothèses* des dissidences à la doctrine spirite, et leur dire que vouloir repousser toutes opinions qui, pour différer un peu des leurs, n'en poursuivent pas moins le même but, ce serait tomber dans les errements du passé, et transformer le Spiritisme en secte, au lieu d'en faire un signe de ralliement, autour duquel puissent venir se grouper petit à petit toutes les croyances, pour en adopter les préceptes, si nous avons le bonheur de les formuler conformes aux vues éternelles de Dieu.

Or, comment arrive-t-on à rallier autour de soi toutes les opinions, à porter la conviction dans les esprits ?

En admettant la discussion, qui amène à combattre les doutes. La vérité est si forte, que, si nous la possédons, nous entraînerons sans peine toutes les convictions. Si je veux, avant d'admettre la possibilité d'un phénomène, avoir des preuves certaines de son existence, c'est qu'il me répugnerait d'enseigner comme vérité ce qui peut être erreur.

J'admets une influence mystérieuse (1) intervenant dans les décisions humaines. Quand une pensée mauvaise nous pousse à quelque action condamnable, une voix intime, à laquelle vient prêter son appui le souvenir d'un être cher et regretté, ne parle-t-elle pas au fond de notre conscience ? n'est-ce pas à cette voix et au souvenir qui s'y trouve associé que nous devons de résister aux inspirations du mal ?

Cette influence, je l'admets comme intervention d'âmes amies, parce que cette intervention est digne et utile.

Ai-je réussi à rassurer les esprits qu'ont effrayés les *hypothèses* ?

Que notre doctrine, que nos enseignements, par leur portée morale, planent au-dessus de mesquines contestations de secte. J'apporte à votre œuvre mon contingent d'idées ; si elles sont sages, si elles sont pieuses, si elles tendent au bien, qu'importe le reste ?

La suite des *hypothèses* effacera, je l'espère, le petit nuage qui s'est formé sur elles, à leur naissance.

(*A suivre*)

Honoré Benoist.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Monsieur le directeur,

L'*Avenir* a publié, dans son numéro du 2 février, une lettre où M. Honoré Benoist, auteur de nombreux articles insérés dans ce journal, rend compte d'une séance de typtologie à laquelle il a pris une part active.

Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques observations au sujet de cette relation ?

Et d'abord, je vous exprimerai le regret que M. Honoré Benoist dont le caractère et l'esprit distingué méritent toutes les sympathies, ait autant tardé à assister à l'une de ces séances où l'homme le plus sceptique, le plus calme, le plus positif, mais en même temps désireux de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la réalité et la portée des phénomènes spirites, est enfin forcé de se rendre à l'évidence et de reconnaître qu'il obtient des noms, des dates, des renseignements, des récits, de sages avis, qui répondent exactement à sa pensée et à ses questions mentalement formulées, et que personne, dans l'assistance, pas même lui, n'aurait pu les imaginer.

Si M. Benoist, avant d'écrire dans l'*Avenir*, Moniteur du spiritisme, avait cherché à se former une opinion motivée et bien arrêtée sur les phénomènes spirites, ou bien, sa

(1) *Epître aux Ephésiens*, (chap. II, v. 3).

(2) *Omnes ad damnationem nascuntur. De peccatorum meritis* (lib. 1, cap. 28, § 55, tome 18. Paris, 1606).

(3) *Propagatione non imitatione transfusum omnibus inest unicuique proprium* (5e session, collection des conciles, tom. XXXV. Paris. 1641).

(4) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

(5) Napoléon disait que le mot *impossible* n'était pas français ; il est encore moins humain et encore moins divin. L'aveugle ne peut discuter des couleurs : devant Dieu et sa loi souveraine, nous sommes aveugles, cher collaborateur ne l'oublions pas. A. d'A.

(1) Pas plus que l'acarus ne termine la plante !

(2) Non, de sa volonté.

(3) Pourquoi, alors, vous laissez-vous aller à cette définition ?

(4) En êtes-vous bien sûr.

(5) Voir la note 1.

(6) Être une manifestation de Dieu ou une molécule de Dieu, partie intrinsèque de sa grande personnalité, est bien différent. Le moteur et le mécanisme en mouvement sont indépendants l'un de l'autre. L'un peut exister sans l'autre, mais le mécanisme sans moteur, l'homme sans Dieu : non ! A. d'A.

(1) Mystérieuse, non ; naturelle, oui.

raison n'admettant ni les faits ni la doctrine qu'on en a déduite, il aurait publié dans un autre journal tout ce qu'il en pensait; ou bien ses articles dans l'*Avenir* auraient reflété des convictions acquises et auraient tendu à établir un système, une doctrine expliquant le mieux possible les étranges phénomènes qui se seraient accomplis sous ses yeux. Dans l'un ou dans l'autre cas, ses écrits auraient pris un caractère net, bien dessiné, et présenteraient des affirmations, des conclusions qu'on y cherche vainement aujourd'hui.

En second lieu, comment s'expliquer ce *doute qui reste encore* après *l'émotion inexprimable* causée par la communication *signée* d'un frère mentalement évoqué?

Enfin, pour justifier ce *doute,* y a-t-il lieu de supposer que les phénomènes pourraient bien n'exister que dans l'imagination ou n'être déterminés que *par un certain courant magnétique* qu'expliqueraient *la sympathie, la grande communion d'idées qui s'établissent* entre les personnes formant l'assistance, alors qu'il est parfaitement avéré que ces personnes, même celles qui sont placées à la table, se connaissent fort peu ou ne se connaissent pas le moins du monde, n'exercent aucune action réciproque l'une sur l'autre, ont la conscience de leur complète indépendance d'esprit, et sont absorbées chacune dans un courant d'idées particulier et tout personnel?

Évidemment, après avoir assisté de sang-froid et sans prévention à une séance où se produisent des faits de la nature de ceux dont il est question dans la relation de M. Benoist, on n'a plus d'autre alternative que celle-ci : ou bien l'on doit penser que l'on a été en proie à une hallucination qui s'est emparée de tout l'être, à son insu, et n'a laissé dans l'esprit que des impressions causées par des objets imaginaires; ou bien l'on doit emporter la conviction que les phénomènes sont réels et indiscutables, — sauf à ne pas adopter la doctrine spirite telle qu'elle est actuellement formulée, et à réserver pour un avenir plus ou moins rapproché et après plus amples études, la coordination en un système rationel de toutes les inductions auxquelles ces phénomènes donnent lieu.

Pour mon compte, monsieur le directeur, c'est là à peu près la disposition d'esprit où je me trouve. J'ai lu avec attention les très-remarquables publications de M Allan Kardec; mais, sans toutefois le repousser, je n'accepte pas *de plano* toute sa doctrine. Je suis d'ailleurs fort loin de posséder les notions spirites nécessaires pour pouvoir me considérer comme un juge compétent, encore moins comme un adepte. Cependant je suis aussi croyant que qui que ce soit en ce qui concerne la réalité des phénomènes. Et puisque je dois, quant à présent, borner là ma croyance, veuillez me permettre de raconter aux lecteurs de l'*Avenir* quelques-uns des faits qui l'ont établie. Je serai bref et ne les entretiendrai que de ce dont j'ai été témoin dans une séance de typtologie présidée par vous, le 11 janvier dernier.

Il y avait à cette séance plusieurs personnes que leur position sociale et leurs lumières rendaient assurément fort aptes à bien apprécier ce qui allait s'y passer.

Parmi elles se trouvait un nouveau venu, arrivant d'une grande ville de la province où il jouit à juste titre de beaucoup de considération. Homme de mérite et du caractère le plus honorable, il avait été chargé par de nombreux amis, même par un personnage éminent, d'observer avec grande attention et d'étudier avec soin tout ce qu'il verrait et de leur en rendre compte. J'entre maintenant dans le vif de ma relation. M. X... (je dois laisser ici l'incognito) se met à la table. Le médium, Mme R..., après la prière d'usage, invite les Esprits présents à se faire connaître. Seize noms sont reçus par le procédé dit *Typtologie*. Sur ces seize noms, 14 sont réclamés par les assistants dont ils sont les Esprits familiers. Deux noms, l'un Louis, l'autre Charles, ne sont pas réclamés. Alors l'un des assistants (c'était moi) fait observer que ces deux Esprits, ou l'un d'eux, sont peut-être venus pour M. X... Le médium s'adresse d'abord à l'Esprit Louis qui répond qu'en effet il est là pour M. X... Cet Esprit, invité à donner son nom, signe : Louis M.....r. M. X... en est stupéfait. Louis M.....r, à qui il ne songeait nullement, avait été son cousin germain et était mort depuis environ huit ans. M. X... dit alors : « Je préférerais obtenir une communication de « ma mère ». A quoi le médium répond : « Il paraît « qu'elle n'est pas ici; mais, si vous le désirez, l'Esprit « de votre cousin Louis voudra bien se charger d'aller la « chercher. — Priez-l'en. » L'Esprit Louis répond par des coups très-distincts qu'il accepte cette mission. Six minutes après, nous entendons de nouveaux coups qui nous annoncent que l'Esprit Louis est de retour et que l'Esprit de la mère de M. X... est présent. Le médium engage alors M. X... à s'assurer de l'identité de cet Esprit en l'invitant à faire connaître ses nom et prénoms. Ils sont indiqués immédiatement et très-exactement. Puis cet Esprit fait à M. X... une communication conçue dans des termes fort tendres, fort touchants et empreints d'un caractère très-religieux. C'était bien là le langage d'une excellente mère, adressé à un digne fils. On comprend aisément que M. X... en ait ressenti une vive et profonde émotion, mais une particularité le frappa surtout pendant cette communication, c'est qu'elle lui donnait le *petit nom* dont elle se plaisait à l'appeler pendant son enfance et même longtemps encore après son adolescence.

Trois circonstances essentielles doivent être notées ici : 1° M. X... ne songeait pas le moins du monde à son cousin Louis M.....r, ni lorsque le nom de *Louis* a été cité tout au début de la séance, ni lorsqu'on a demandé à l'Esprit Louis s'il était venu pour M. X..., ni enfin pendant que le nom patronymique de l'Esprit Louis était recueilli au moyen de l'alphabet; 2° M. X... ne s'attendait pas non plus à recevoir de sa mère cette tendre appellation qui remontait bien loin dans sa vie; 3° personne, dans l'assistance, ne connaissait ni le nom du cousin-germain de M. X..., ni les nom et prénoms de sa mère, ni le petit nom que celle-ci aimait à lui donner dans ses effusions de tendresse maternelle.

Je ne parle pas ici des mouvements mécaniques imprimés à la table, de la netteté des coups frappés, de l'intelligence qui marque visiblement chacune de ces manifestations. Je ne dis rien non plus de la constatation, préalablement faite par M. X... de l'absence de tout mécanisme, de tout moyen de supercherie. Des observations, des affirmations sur de pareils sujets seraient oiseuses. Il n'y a plus là matière à doute pour quiconque a assisté à une seule séance.

M. X..., de même que M. Benoist, a ressenti une *émotion inexprimable*; mais elle a été durable et non point presque aussitôt dissipé par le retour *d'un doute* auquel une démonstration aussi péremptoire ne pouvait plus laisser de place. Ni lui, ni, j'en suis persuadé, aucune des personnes présentes n'ont songé à attribuer de si étranges phénomènes à j'ignore quel fluide ou courant magnétique provenant d'une excitation quelconque dans l'organisme des assistants. Tous nous sommes restés très-convaincus de la *réalité* des faits; mais chacun aussi est resté libre de s'en rendre compte comme on le jugerait convenable.

Si j'avais à exprimer mon opinion personnelle sur ce qui serait le plus utile et le plus opportun, je ne parle pas ici des mouvements mécaniques, dans l'intérêt de la cause spirite; je dirais : multipliez les expériences, les faits; que chacun puisse voir et toucher, sous toutes les formes possibles, ces phénomènes merveilleux qui frappent l'esprit, mais soulagent le cœur; qu'ils deviennent une base certaine d'inductions dont, plus tard, l'opinion publique formera d'elle-même et instinctivement un corps de doctrine, une sublime synthèse, d'où sortira une nouvelle et puissante sanction de la loi morale. On réaliserait bien mieux et plus vite des progrès importants en marchant dans cette voie qu'en continuant à s'engager dans les errements des écoles psychologiques, anciennes ou nouvelles, et en développant, même dans un magnifique langage, ces théories transcendantes, plus ou moins vagues et ténébreuses, que peu de personnes saisissent, et dont le premier et le plus grave inconvénient est de ne pouvoir jamais se présenter à l'esprit sous cette forme nette et précise qui commande l'adhésion et ferme le champ du doute et de la discussion; théories qui, pour ces motifs, resteront toujours, à l'époque où nous vivons, sans aucune action sur l'esprit public.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués et l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. D.

DE LA RÉINCARNATION

ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

VII

Revenons à l'école américaine, et rendons la parole à M. Carl Wilson :

« II. — Des principes philosophiques établis ci-dessus, — dit-il, — il appert de toute évidence que les Esprits (c'est-à-dire les êtres humains dans leur état spirituel) n'ont point existé de toute éternité, et qu'ils ont été créés dans le temps; et comme d'autre part l'individualisation d'une parcelle de l'Esprit infini ne peut avoir lieu que dans une âme humaine, il faut nécessairement que les principes du mouvement, de la vie, de la sensation et de l'intelligence, qui sont les parties constitutives de cette âme, aient été développés antérieurement. — Or, nous allons voir que c'est dans la question de l'origine de l'âme que se trouve le nœud du problème que nous avons pris à tâche de résoudre ici par voie philosophique. N'est-il pas clair, en effet, que si nous parvenons à établir que le lieu de formation de l'âme, bien loin d'être le *monde spirituel*, ne peut être que le *monde physique*, tout l'échafaudage du système de la réincarnation s'écroule de lui-même?

» Mais avant de faire voir sur quels principes il faut se baser pour arriver à la solution de cette grande question, il importe de faire remarquer que le mot *âme*, pris dans son acception la plus générale, désigne le principe ou le point de départ auquel on rapporte les divers phénomènes de mouvement, de vie, de sensation et d'intelligence qui se manifestent dans les êtres, tandis que ce que l'on nomme le corps n'est que la forme ou l'expression externe d'une causalité interne ou principe animique. — La forme a pour but : 1° de déterminer le mode antérieur ou la manière d'être de l'essence interne; ainsi l'harmonie, qui a sa source dans la nature intérieure de la divinité, se révèle à nous extérieurement dans l'ordre et dans la régularité des systèmes qui constituent l'ordre matériel. Le second but de la forme, c'est de servir de récipient ou de milieu propre à l'élaboration des particules grossières en particules plus raffinées. Les formes spéciales dans chaque règne ne constitueraient ainsi qu'autant de laboratoires ou estomacs chargés de préparer les matériaux pour le développement d'organismes plus élevés. On peut donc dire, en dernière analyse, que les formes établissent le passage entre les degrés inférieurs de la matière et l'organisation la plus élevée qui existe dans la nature : *l'homme*. Dans un organisme vivant, le corps étant ce qui est mu, est donc un *effet*; l'âme, au contraire, étant ce qui meut, ou le principe moteur et vivifiant, est la *cause*; la cause est interne, tandis que l'effet est externe.

» Puisque l'être réalise extérieurement par le moyen de la *forme* l'essence interne qui lui est propre, il s'ensuit qu'il existe autant de degrés hiérarchiques dans les âmes qu'on en remarque dans les formes; et c'est ainsi, pour nous en tenir aux grandes divisions ou règnes que la nature a établis dans l'échelle des êtres, qu'à la matière rudimentaire, telle que nous la montrent les minéraux, correspond un principe animique également des plus simples : le *mouvement*, perceptible dans le mode d'existence des matières inorganiques. Des formes plus élevées caractérisent le règne végétal, les plantes se distinguent des minéraux par un organisme dont l'ensemble et les manifestations constituent ce qu'on appelle la *vie*; les éléments qui caractérisent l'âme du règne végétal ne sont donc plus seulement le principe du mouvement, mais encore le principe de la vie. Chez les êtres qui constituent le règne animal, l'âme renferme un élément de plus : la *sensation*. Enfin, à la forme physique la plus élevée, l'homme, correspond également l'âme la plus élevée, c'est-à-dire celle qui, indépendamment des trois principes précédents, est douée en outre de l'*intelligence*, source de la pensée (mais non des idées, qui proviennent des principes ou facultés impersonnelles, et ne se manifestent chez un être humain qu'à la condition que son âme ait individualisé son Esprit).

» Ceci une fois établi, voyons maintenant auquel des deux mondes, spirituel ou physique, incombe le rôle créateur de l'âme humaine. — L'observation aussi bien que les déductions philosophiques nous apprennent que l'ordre et l'harmonie qui règnent dans tous les départements de l'univers ne sont point l'œuvre du hasard, mais bien au contraire qu'ils sont établis et réglés en vertu de lois immuables dont les principes font partie de l'essence même de Dieu. — Tout se lie, tout s'enchaîne dans la nature, parce que rien ne peut y exister d'une façon isolée; une chose doit nécessairement avoir quelque relation avec une autre chose, attendu qu'elle a sa raison d'être, son but spécial, et qu'elle est appelée comme être ou organisme à réaliser tout ce qui incombe

à sa propre sphère d'activité. C'est cette liaison, cet enchaînement qui se remarque dans tous les développements organiques qui suggéra à l'illustre Linnée cet axiome : *Natura non facit saltum*.

Cette marche progressive que la nature suit dans toutes ses œuvres, et que la science constate par voie d'induction, la philosophie l'établit par voie déductive comme conséquence nécessaire de la loi de l'association, du progrès et du développement. Chaque chose, chaque être ou organisme considéré au point de vue de son origine, n'est donc que le produit ou le résultat de la transformation ou du raffinement des parties constitutives de choses ou d'êtres plus rudimentaires, et le point de départ d'êtres ou d'organismes plus élevés. C'est ainsi qu'en vertu de la loi du progrès, la nature ne peut arriver à la formatiou de l'homme qui est le couronnement de toutes ses œuvres, ou le but final de ses efforts, qu'en développant successivement les diverses formes d'existence qui, comme autant de *moyens termes*, comblent l'immense distance qui existe entre la substance à l'état primitif et celle qui constitue l'organisation humaine. De là cette conclusion : c'est que l'homme, considéré au point de vue *matériel*, est la forme la plus élevée, la perfection de la matière (acception prise ici dans un sens absolu quoiqu'elle soit relative). Mais, outre l'organisme physique, il est encore doué d'une partie dynamique qui est le principe du mouvement, de la vie, de la sensation et de l'intelligence ; animiquement ou *spirituellement* parlant, qu'est donc l'homme? A cette question la philosophie harmonienne répond : qu'il est la *perfection du mouvement ou premier grand principe moteur de l'univers*. Disons-en quelques mots sur quoi repose cette affirmation.

« Il est tout aussi impossible de considérer la matière privée de force ou de mouvement inhérent, que de concevoir qu'un *effet* ou un *résultat* puisse exister sans une *cause*; rien dans l'Univers ne peut être privé de mouvement ou de vie et par conséquent d'un principe animique ou âme. Une substance, quelque grossière ou rudimentaire qu'elle puisse être, ne peut donc exister à l'état d'*inertie* dans le sens absolu de ce mot. De son côté, le principe moteur, pour avoir une raison d'être, ne peut se concevoir qu'uni à la matière sur laquelle il est appelé à agir ; en effet, pourquoi une cause, si elle ne devait pas nécessairement produire un effet ? Entre le mouvement et la matière existe donc la même corrélation qu'entre la cause et l'effet. Ce que l'on entend par cause première est celle qui ne relève que d'elle-même et qui, par conséquent, éternelle et increée, a produit un effet dès le principe ; l'effet, c'est la matière infinie ; la cause, c'est le premier grand principe moteur de l'Univers; et comme l'établissent d'ailleurs les principes de métaphysique, la matière et le mouvement sont éternels. Or, un effet devant être toujours proportionné à la cause qui le produit, il doit nécessairement rappeler dans sa forme toutes les qualités et la manière d'être de son principe. A la matière rudimentaire doit donc correspondre un principe dynamique également inférieur; c'est ce mouvement initial et universellement répandu qui, en circulant dans chaque molécule de la matière primitive, a formé les diverses sphères ou agrégations de particules dont la structure de l'Univers se compose. Mais l'organisation de la matière primitive en mondes matériels, bien loin d'être le dernier terme de l'action créatrice du grand principe moteur, ne devait marquer que la première phase dans la série des développements qu'il était appelé à produire. En effet, dès que le mouvement fut arrivé au plus haut degré de perfection qu'il dût atteindre dans les minéraux (dont il constituait l'âme), la loi du progrès, dans son action incessante, développa un principe animique plus élevé : la *vie* ; c'est alors que furent formés les végétaux, nouveau règne dont le *principe de la vie* devint l'âme. De même, le principe de la vie, arrivé au point culminant de son développement, détermina l'évolution de la *sensation* qui, avec les rudiments de l'intelligence ou de l'instinct, constituent l'âme du règne animal. Enfin, le dernier terme du développement animique, en ce qui concerne une créature finie, fut atteint, lorsqu'au principe du mouvement, de la vie et de la sensation, vint s'adjoindre le principe *intelligent et raisonnable* (par l'individualisation de l'esprit.) Il est donc vrai de dire que le grand principe moteur de l'Univers, qui se manifeste d'abord comme *mouvement* dans la manière inorganique, contient à l'état de germe tous les éléments constitutifs de l'âme humaine, et que c'est dans leur éclosion successive que nous croyons la raison d'être de chacun des mondes, minéral, végétal, animal.

« Corollaires : — Il résulte de là que. dans le développement du principe animique aussi bien que dans celui de l'organisme physique ou matériel de l'homme, la nature n'a pu se passer du concours nécessaire des règnes minéral, végétal et animal, et que le berceau de l'âme humaine est bien réellement le monde physique. Il est donc bien prouvé que les âmes des premiers êtres humains qui ont été développés à la surface d'une planète ne provenaient pas de la réincarnation d'âmes existant antérieurement dans le monde spirituel. Voyons maintenant s'il en est de même avec ceux qui naissent actuellement par la voie de reproduction. »

M. Carl Willson ne nous reprochera pas de travestir sa pensée et ses formules, puisque nous les publions intégralement pour l'édification de nos lecteurs; mais, ainsi que nous l'avons fait pour la première section du travail de cet écrivain anti-réincarnationniste, nous reprendrons cette deuxième partie en sous-œuvre et détruirons ses théories et ses corollaires en faisant ressortir cependant tout ce que nous y trouverons de juste et de vrai.

(La suite prochainement).

ALIS D'AMBEL.

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (1)

D'après le *Spiritual Magazine*.

Suite (2)

» M. Darling en entendit le bruit avec une consternation impossible à dissimuler ; néanmoins il se mit à » appliquer des cachets en cire aux portes, comme si » quelqu'un les eût pu ouvrir sans être vu de lui et de » toute l'assemblée. Immédiatement les instruments » dans le cabinet commencèrent à jouer. Des mains et » des bras se montrèrent à une ouverture au-dessus de » la porte centrale. Le porte-voix fut jeté hors du cabi» net, et puis les portes s'ouvrirent subitement. On » voyait les frères aussi solidement attachés que jamais. » Les portes se refermèrent. Pendant quelques instants » on entendit un grand bruit de cordes vivement ma» niées ; les portes s'ouvrirent de nouveau, et les deux » frères étaient debout, aussi libres que lorsqu'ils étaient » entrés dans le cabinet.

» Les applaudissements éclatèrent maintenant de » l'autre côté, avec des cris moqueurs de « Darling, » Darling ! » M. Darling, en homme d'esprit, se déclara » vaincu. Il avait fait de son mieux. Si quelqu'un d'au» tre pouvait mieux faire, il était libre d'essayer. »

A Painesville en Ohio, plusieurs épreuves ingénieuses furent imaginées par le juge Paine, qui avait donné son nom à la localité.

« Le savant juge disait : Que si l'on voulait attacher » les frères, non avec des cordes, mais avec du fil, et » cacheter ce fil avec de la cire, puis noircir le porte» voix avec de l'encre d'imprimerie, de façon que toute » main y touchant serait noircie, il serait satisfait, ainsi » que tout le monde. L'épreuve fut acceptée ; les mani» festations eurent lieu comme d'habitude, et les cachets » restèrent intacts. Le juge était-il satisfait ? Pas le » moins du monde. Le lendemain, il revint à la charge » avec une nouvelle épreuve, Cette fois-ci, on lia d'a» bord les frères avec des cordes, puis on les enferma » dans des sacs, qui furent cloués au plancher. Tous les » instruments furent noircis, aucune précaution ne fut » oubliée. La foule se pressait dans la salle et dans les » rues.

» Des mains se formèrent, les instruments jouèrent » et volèrent dans l'air, et il fut surabondamment prouvé » que quelque chose ne dormait pas et était en pleine » activité ; mais quand on apporta la lumière, les frères » étaient toujours prisonniers dans leurs sacs. Lorsque » le juge les vit ainsi, il dit à ses amis : « Après cela » nous n'avons qu'à y renoncer ! » Mais le lendemain » il avait une nouvelle théorie ; les frères s'étaient déliés » eux-mêmes, ils avaient décousu les sacs, fait les mani» festations, et puis s'en étaient retournés dans leurs » sacs bien cousus et solidement attachés. En vérité, » rien n'est crédule comme un incrédule. »

Mais peut-être l'investigation la plus rigoureuse, à laquelle les frères aient été soumis, a été celle entreprise par les professeurs de Harvard en 1857. « Harvard est l'Oxfort du nouveau monde, l'université la plus ancienne, et celle qui occupe le premier rang, » Au nombre de ceux qui s'étaient chargés de faire une enquête sur les phénomènes du spiritualisme, se trouvaient les professeurs Agassiz et Pearce. Il y avait parmi les médiums qui avaient accepté l'invitation, les demoiselles Fox et les frères Davenport. A l'égard des premiers, après un examen approfondi, les professeurs ne firent d'autre découverte que celle de « bruits incompréhensibles , » découverte de la compétence du premier rustaud venu. Pour ce qui est des Davenport, voilà ce qui eut lieu, selon le docteur Nichols :

« On avait réservé les frères Davenport pour la fin. Ils » furent d'abord soumis à un interrogatoire sévère. Les » professeurs s'ingénièrent à proposer des épreuves. » Se soumettraient-ils aux menottes? » « Oui. » « Per» mettraient-ils que des hommes les tinssent ? » « Oui.» « De nombreuses propositions furent faites, acceptées » et puis rejetées par leurs auteurs. Si une épreuve » était acceptée par les frères, c'était une raison suffi» sante pour ne pas en faire usage. On les supposait pré» parés à celle-là, il fallait donc en trouver une autre. » Il était inutile de leur appliquer une épreuve pour » laquelle ils étaient prêts, et à laquelle ils semblaient » se soumettre avec empressement. Les savants finirent » par se contenter de la corde à eux, et en abondance. » Ils apportèrent cinq cents pieds de corde neuve, choi» sie à cet effet. Le cabinet ayant été établi dans une » chambre à eux, à laquelle ils avaient tout accès, fut » percé de trous. Ils lièrent les jeunes gens de la ma» nière la plus complète et la plus brutale. Tout le monde » peut voir ou sentir qu'ils ont de petits poignets et des » mains en proportion, de bonnes, de solides mains » qui ne peuvent pas glisser à travers une ligature, » même lâchement appliquée. Lorsqu'ils eurent été atta» chés par les mains, les pieds, les bras, les jambes, de » toutes manières, et avec toute espèce de nœuds » compliqués, on passa les cordes par les trous percés » dans le cabinet, et on les noua solidement à l'exté» rieur, de manière à en faire un espèce de filet. Cela » fait, on lia encore les nœuds avec du fil. Puis le pro» fesseur Pearce prit place dans le cabinet, entre les » deux frères, qui avaient de la peine à respirer, telle» ment on avait serré la corde. A son entrée, on vit le » professeur Agassiz lui mettre quelque chose dans la » main. Les portes latérales furent fermées ; à peine » celle du milieu l'était-elle aussi, que le verrou fut mis » à l'extérieur. Le professeur étendit les deux mains » pour savoir auquel des deux prisonniers il fallait attri» buer ce fait. La main fantôme parut, les instruments » furent agités ; le professeur les sentait au-dessus de » sa tête et de sa figure ; à chaque mouvement, il pro» menait ses mains des deux côtés, pour y trouver, en » fin de compte, les deux frères aussi solidement attachés » qu'au commencement. Ce fut alors le tour du mysté» rieux cadeau du professeur Agassiz. Le professeur fit » brûler un peu de phosphore, en le frottant entre les » mains, et réussit à s'asphyxier à moitié, ainsi que les » Davenport, dans son ardeur pour découvrir le tour ou » le compère. A la fin, les deux frères furent libérés » de tous les nœuds compliqués qui se trouvaient à l'ex» térieur et à l'intérieur du cabinet, et les cordes se » voyaient enroulées autour du cou du vigilant profes» seur Pearce! Eh bien, qu'en est-il résulté ? Est-ce que » les professeurs de Harvard ont dit ce qu'ils avaient » vu? Jusqu'à ce jour, ils n'ont pas rendu le moindre » compte du résultat de leur investigation, et probable» ment encore aujourd'hui, ils dénoncent ces phéno» mènes comme étant une farce, une imposture, une » illusion, etc. Que peut faire le savant en face d'un fait » qu'il ne peut expliquer, sinon le nier?

(*A continuer.*)

(1) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et Cº, 66, Brook street.

La traduction complète de cette Biographie, éditée par la librairie académique Didier et Cᵉ, quai des Augustins, 35, est sous presse.

(2) Voir le nº 32.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.